

# BALIVERNES GUESDISTES

Jaurès et ses amis sont comme ces personnages des contes de fées qui, s'éveillant après une roupillade ayant duré quelques générations, sont tout épatés de ne pas reconnaître leur entourage.

Les socialos parlementaires, endormis au Palais-Bourbon, n'en reviennent pas de se voir plaqués par les groupements corporatifs.

Ils en sont affolés, kif-kif une boussole qui a perdu le nord. Leurs virevoltes d'attitudes sont amusantes à observer, en face de faits qu'ils n'avaient pas prévus et qui, brusquement, leur sautent aux yeux:

Le premier jour, sous le coup du dépit et de la colère, les malédictions dégoulinèrent ferme. Dans la *Petite République*, Jaurès annonçait que les guesdistes ne pouvaient cohabiter avec les anarchistes et sans s'épater, il les accusait d'avoir usuré par la fraude des mandats syndicaux.

Toujours la vieille balançoire de la paille et de la poutre! Jaurès emploie les gros mots de «*fraude*» et «*d'usurpation de mandats*» sans songer à son cas: il ne s'est pas donné la peine de frauder et d'usurper, - il s'est amené au Congrès, les mains dans ses poches.

On n'est pas plus champêtre!

Aujourd'hui, d'ailleurs, il faut en rabattre: il n'est plus question de mandats usurpés ou fraudés et ce pauvre Jaurès est allé jusqu'à découvrir qu'il existe des anarchistes syndicaux.

C'est déjà gentil comme reculade, - mais il y a mieux:

Au premier jour, on tonitruait qu'on ne voulait avoir aucun contact, même physique, avec les hommes de l'anarchie. Depuis, on a rogné les ailes à cette intransigeance et Jaurès nous a appris qu'il y a certains anarchistes avec lesquels il serait très honoré de discuter.

Le cher homme! Huit jours lui ont suffi pour surmonter l'horreur du contact physique.

Tout cela dénote le trouble qui s'est emparé des socialos autoritaires quand, à leur grande épouvante, ils se sont aperçus que la masse populaire, - la masse active et agissante des groupements ouvriers, - leur tourne le dos. Ils avaient cru que cette masse faisait intégralement partie du troupeau votard et ils se fiaient là-dessus. Ils savent le contraire, maintenant! Voilà qui ne leur présage pas un brillant avenir. Ils s'en doutent d'ailleurs un tantinet, à preuve l'aveu que Jaurès a fait à Bebel, en mauvais allemand, dans la grande salle du Congrès:

*«Il faut que nous redoublions d'efforts si nous ne voulons pas que, d'ici peu, le socialisme soit submergé par l'anarchie».*

Ce propos, Jaurès peut le démentir, - s'il n'est exact, il ne restera qu'à mettre l'erreur d'interprétation sur son peu de connaissance de la langue allemande.

Toujours les battus aspirent à paraître contents.

Les guesrlistes n'échappent pas à cette manie bête.

Dans le *Matin* d'abord, dans la *Petite République* ensuite, Jaurès a affirmé sans rire que: les anarchistes se rallient au socialisme. Si c'était exact, les politiciens socialistes ne feraient pas preuve de grand flair.

Comment! vous dites que nous nous rallions à vous et, au lieu de nous accueillir à bras ouverts, vous nous inondez de potées d'injures? Avouez que la réception n'est pas encourageante et est bien faite pour nous guérir de toute envie de ralliement aux sectaires acariâtres que vous êtes.

Au surplus, soyez assez bon pour nous dire comment il serait possible que les anarchistes se rallient à vous sans que vous ayez avec eux le moindre contact physique.

On vous réserve un veau à deux têtes, si vous débrouillez cette contradiction.

Ce n'est pas Guesde qui aurait raconté des balivernes pareilles: il a laissé faire Jaurès qui, frais débarqué de l'opportunisme, n'est pas très calé sur bien des choses du mouvement social. Il ne s'est même pas contenté de le laisser faire, - il l'a poussé, lancé en avant... Dam, Jaurès gêne Guesde, et le Congrès de Londres était une si riche occasion de couler ce gêneur. C'est à peu près fait. Jaurès s'en doute-t-il ? C'est le cadet de mes soucis. Aussi, changeant de terrain, vais-je me borner à causer - surtout pour Jaurès - de choses qu'il ignore. Il prétend que l'anarchisme subit une crise profonde qui se caractérise principalement par son entrée dans les chambres syndicales. Au lieu de répondre à son affirmation par une négation - ce qui ne changerait, rien à la question, - je vais lui mettre sous le nez quelques alinéas d'une brochure que je publiai à Londres, en octobre 1891. Voici ce que je disais alors:

*«Un endroit, où y a de la riche besogne, pour les camaros à la redresse, c'est la Chambre Syndicale de leur corporation.*

*Je sais qu'on peut rengainer bien des choses contre les Syndicales: «Qu'elles sont des nids d'ambitieux...Que de là sont sortis ces tristes socialos à la manque, qui rêvent de devenir les grands seigneurs du Quatrième État».*

Ben oui, toute médaille à son revers! Mais, de là à conclure que les Syndicales sont pour les ambitieux, ce que sont les cloches pour les melons.... il y a loin! Si les ambitieux ont fourmillé, et fourmillent encore dans ces groupements, c'est parce que les gas francs du collier n'y ont pas mis le hola. Et dam, les ambitieux, c'est kif kif les punaises: c'est le diable pour s'en dépêtrer.

Si la première fois que ces merles là ont jacassé d'élections et autres ragougnasses politicardes, un bon bougre s'était trouvé à point pour leur répliquer: *«La Syndicale n'est pas une couveuse électorale, mais bien un groupement pour résister aux crapuleries patronales et préparer le terrain à la Sociale. La Politique, n'en faut pas! Si tu en pinces pour elle, vas en faire aux chiottes!».*

Du coup, vous auriez vu, sinon tous, du moins la grosse part des prolos, approuver le camaro et envoyer coucher l'ambitieux.

Instinctivement, sans en savoir par le menu la vraie raison, les prolos ont peur de la Politique. Ils ont été tant échaudés par elle qu'ils ne veulent pas qu'on en fasse dans la Syndicale.

Et pourtant on y en fait, crédieu! Même, on n'y fait guère que ça... parce que ce sont les ambitieux qui donnent le ton; en braillant fort ils imposent leur manière de voir, prétendant que rien n'existe en dehors de la Politique. Bien des bons bougres sentent que ce n'est pas le droit chemin: ils restent muets, faute d'avoir la langue bien pendue.

Qu'un copain essaie, qu'il adhère à sa Syndicale, qu'il ne brusque pas le mouvement, qu'au lieu de vouloir ingurgiter tout de go ses idées aux camarades, il y aille en douceur, et prenne pour tactique, chaque fois qu'un ambitieux viendra bavasser élections municipales, législatives, ou autres saloperies, de dire en quatre mots:

*«La Syndicale a pour but de faire la guerre aux patrons et non de s'occuper de politique».*

S'il est assez finaud pour ne pas prêter le flanc aux mensonges des aspirants bouffe-galette, qui ne manqueront pas d'en baver pis que pendre sut son compte, il se verra vivement écouté.

S'il y a un groupement où les anarchos doivent se fourer, c'est évidemment la Chambre Syndicale.

Quand on déclare que tous les groupements politiques sont des attrappe-nigauds, qu'il n'y a de réalités que sur le terrain économique, y a pas de meilleure base que le groupe corporatif.

On a eu le sacré tort de trop se restreindre aux groupés d'affinités. Les groupes d'affinités n'ont pas de racines dans la masse populaire: étant formés par des gas dont les idées et les aspirations sont communes, ils recrutent difficilement de nouveaux adhérents, - par le simple motif que, pour désirer y entrer, il faut être un peu au courant des idées qui s'y discutent, et avoir pour elles un tantinet de sympathie.

Le problème est celui-ci: *«Je suis anarcho, je veux semer mes idées, quel est le terrain où elles germeront le mieux? J'ai déjà l'usine, le bistrot... je voudrais quèque chose de mieux: un coin où je trouve des prolos se rendant un peu compte de l'exploitation que nous subissons et se creusant la tête pour y porter remède. Ce coin existe- t-il?»*.

Oui, nom de dieu! Et il est unique: c'est le groupe corporatif!

Dés qu'un prolo rumine sur son triste sort, qu'il se rend compte que son patron le gruge, il ne fait ni une ni deux: il va à la Chambre Syndicale. Il sait que là il trouvera des camaros ayant les mêmes sentiments que lui et avec qui il se serrera les coudes, pour tenir tête aux singes.

Il adhère au groupe corporatif, - et alors commence son éducation intellectuelle. Il évolue selon les éléments qui l'entourent. S'il ne trouve là que des socialos à la manque, avec leur dada électoral, y a pas de doute: il quittera une erreur pour culbuter dans une autre.

Si, au contraire, il trouvait de bons fieux qui lui disent:

*«Si tu avais une chamaillerie avec Robert Macaire, irais-tu chercher Bertrand pour vous mettre d'accord?»*

*Non!... C'est pourtant ce que font les prolos quand ils demandent la protection de la gouvernance contre les patrons. Tabler sur des trucs légaux pour se tirer de la mistoufle est aussi illusoire que de réclamer l'appui d'une crapule contre son associé.*

*Le gouvernement est, forcément, l'ami des exploiters: ils sont indispensables l'un à l'autre. C'est se monter le job que d'attendre des autorités quelque chose qui nous soit favorable.*

*Les socialos politicards sont d'un avis contraire: ils prétendent forcer la gouvernance à faire des reformes. Ils se trompent,... ou bien mieux, ils nous trompent. Y a qu'à voir à quoi ils aboutissent: Tous les jours ils abandonnent un morceau de leur ancien programme; avant peu, y aura plus mèche de les distinguer d'avec les radicaux....».*

Voici, par à peu près, quel doit être le turbin de la Syndicale:

*«Primo, elle doit constamment guigner le patron, empêcher les réductions de salaires et autres crapuleries qu'il rumine. Si les prolos n'étaient pas toujours sur le qui-vive, les singes les auraient vite réduits à boulotter des briques à la sauce aux cailloux.*

*Deuxièmo, outre ce turbin journalier, qui est la popotte courante, y a une autre besogne, bougrement chouette: préparer le terrain à la Sociale...».*

J'en passe,.. mais ce que je réimprime suffira amplement pour prouver à Jaurès que depuis deux ans moi je n'ai pas varié: si même il le désire je pourrai, citations en mains, lui prouver la véracité de ce que je lui affirmais au Congrès: c'est qu'il y a bougrement plus longtemps que cela que je serine l'action syndicale. J'en étais un acharné partisan à une époque où il ignorait encore les beautés du guesdisme.

J'aurais aussi voulu lui expliquer comment je comprends les Congrès - puisqu'il cite la participation des anarchistes à un Congrès comme un signe de leur évolution vers son socialisme, - ce sera pour une autre fois, - si cela l'intéresse.

**Émile POUGET.**

-----